

Le Monde Illustré  
*Album Universel*

LE PLUS ANCIEN JOURNAL ILLUSTRÉ DU CANADA

BUREAU DE RÉDACTION

Edifice de "La Presse", 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.  
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.  
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.Quatre mois, \$1.00 . . . . . Payable d'avance  
Un an, \$3.00 . . . . . Six mois, \$1.50

## SOMMAIRE

TEXTE — Chronique: "Une école où tout s'apprend". — Les Hollandaises et la Hollande. — L'art et la mode. — Notes de carnet. — Pour nos lectrices. — Fleurs de cloître: La Carmélite. — César Franck. — Grandes dames anglaises, femmes d'affaires. — La première neige (poésie). — Troglodytes américains. — Drôleries et rigolades.

SUPPLEMENT MUSICAL — "Au Printemps", valse, par Francis Thomé.

FEUILLETONS — Histoire illustrée de Napoléon 1er. — L'Inconnue, par E. Le Mouël.

GRAVURES — Frontispice. — Carmel et Carmélites. — Hollandaises. — Modes et travaux d'art. — Beautés anglaises. — Les ruines aux Etats-Unis. — Illustrations comiques.

UNE ECOLE OU TOUT S'APPREND



ES efforts se font en ce moment à Montréal pour créer une école ménagère. Divers pays ont eu la même idée tout en élargissant le cadre du programme d'enseignement de façon à embrasser toutes les connaissances nécessaires à la femme, et cela au plus bas prix.

Tel est près de Londres le Goldsmith's Institute.

On y acquiert les notions les plus sublimes de la métaphysique, et dans la salle voisine l'art de cuire une côtelette; dans une activité ordonnée, on parcourt tous les cycles de connaissances, les humbles et premières trouvailles de nos pères, quand ils apprirent à laver leurs vêtements et à cuire leurs repas, — et les princières découvertes des poètes et des artistes.

\* \* \*

L'Angleterre a toujours été protégée du ciel; jamais elle n'a souffert de cette privation cruelle qui contraignit jadis les fondateurs de Rome à briguer des alliances sabinas avec une insistance peut-être un peu vive, mais que le monde a indulgemment excusée chez ces impétueux conquérants. Non seulement de si grands maux ont été épargnés à l'Angleterre, mais on peut dire que sous ce rapport elle a été comblée: non seulement les femmes y naissent chaque année en bien plus grand nombre que les hommes, mais ses colonies, par l'exode continu qu'elles déterminent et par la forte mortalité qui y sévit, font une consommation énorme de l'élément masculin, que fait ressortir dans la métropole la prédominance numérique du beau sexe.

Ce trop grand nombre des femmes rend les chances du mariage d'autant plus faibles pour elles, que le célibat volontaire n'est pas rare parmi les hommes du Royaume-Uni.

Beaucoup de jeunes filles se voient donc destinées à vieillir dans la solitude: celles qui ont de la fortune peuvent encore se consoler, mais

pour les autres, le problème de l'existence se complique singulièrement, et des milliers d'entre elles n'envisagent leur avenir qu'avec appréhension, celles surtout que l'imprévoyance ou l'égoïsme de leurs parents n'a pas dotées d'une éducation les préparant à la lutte pour la vie et les rendant capables de se suffire à elles-mêmes.

On comprend donc que le problème de l'existence féminine préoccupe gravement nos lointains parents. Sociologues et philanthropes, émus de cette situation douloureuse, se sont, avec cet esprit ingénieux et méthodique qui caractérise les Anglo-Saxons, efforcés de remédier au mal. Et déjà, ils sont parvenus sinon à le faire disparaître, du moins à en atténuer considérablement les effets.

Ces heureux résultats ont été obtenus par la fondation d'établissements spéciaux, où une éducation éminemment pratique et propre à armer les jeunes filles pour le "struggle for life" peut s'acquérir le plus rapidement et le plus économiquement possible.

Le type de ces institutions modèles nous est donné par l'admirable "Goldsmith's Company Technical and Recreative Institute" de New-Cross, qui fut fondé en 1890 à New-Cross, près de Londres, sous les auspices mêmes du prince et de la princesse de Galles, qui présidèrent à son inauguration, par la célèbre "Goldsmith's Company" — vaste société des Orfèvres qui est chargée par le gouvernement de vérifier et de poinçonner à son chiffre tous les objets en or qui se fabriquent ou circulent en Angleterre. Le but que s'est proposé la "Goldsmith's Company" est purement philanthropique, et l'on ne saurait assez la louer de son innovation aussi généreuse qu'intelligente.

Situé à vingt minutes de la gare de Red-Cross, accessible, par conséquent, à tous les quartiers de Londres, l'Institut est divisé en deux sections, celle des femmes, dirigée par Miss Grifits, et celle des hommes, à la tête de laquelle se trouve M. Redusyve, le véritable élaborateur du programme de l'établissement.

L'entreprise a obtenu un tel succès, que maintenant l'Institut de New-Cross reçoit des élèves de tous les points du globe; une colonie d'Allemands s'est établie aux environs et se renouvelle sans cesse, afin de faire bénéficier ses jeunes gens de cette précieuse institution; on compte aussi beaucoup de Japonais parmi les élèves, bien que le gouvernement du Mikado, toujours prêt à appliquer chez lui les idées pratiques, y ait déjà fondé trois établissements semblables à celui-ci, la femme du ministre du Japon à Londres, au cours d'une visite qu'elle fit à New-Cross, ayant été émerveillée de cette méthode d'éducation.

La population quasi-internationale du Goldsmith's Institute est d'environ cinq mille jeunes gens parmi lesquels l'élément masculin prédomine à peine; les femmes y sont admises depuis quinze ans jusqu'à trente ans. Les élèves n'y sont pas logés, mais seulement nourris, un restaurant aussi confortable qu'économique étant mis à leur disposition; tous retournent le soir chez eux; pour ceux dont les familles habitent loin de New-Cross, la directrice s'occupe de trouver dans la ville même pension ou logement.

L'année scolaire commence en septembre et finit en mai.

Ce qui fait la caractéristique du Goldsmith's Institute, c'est que toutes les connaissances humaines y sont enseignées: art, littérature, musique, dessin décoratif et industriel, commerce, mode, couture, tout en un mot, jusqu'à la cuisine, à la télégraphie et à la machine à écrire.

La méthode de cet enseignement universel n'a été copiée sur aucun modèle; elle est si originale et si simple que les récentes écoles polytechniques fondées en Angleterre ne craignent pas de s'en inspirer.

Le premier point de ce programme, c'est la liberté absolue dont jouissent dans leurs travaux étudiants et étudiantes. Nulle entrave, nulle contrainte, nul règlement vexatoire ou importun. On travaille à New-Cross, et beaucoup,

mais on y varie le labeur par des conférences ou par des lectures dans la riche et admirable bibliothèque, par des jeux de tennis, de football, de cricket, auxquels hommes et femmes prennent part ensemble; et chacun est libre de travailler à sa guise, de diriger ses études dans le sens préféré.

Les maîtres critiquent, corrigent, dirigent, mais la plus grande latitude est laissée à l'initiative individuelle des étudiants; ceux-ci se jugent et se conseillent entre eux, et ce système de critique mutuelle, dans l'académie d'art principalement où ils discutent ensemble les questions qui leur sont proposées, ne contribue pas peu à développer leur sens esthétique et à affiner leur originalité et leur talent.

Des examens passés sous la surveillance de représentants du département des Arts et Sciences, de la Société des Arts et autres corps savants permettent d'attribuer aux élèves les plus remarquables, les prix du Roi et de la Reine, et les nombreux prix offerts par des sociétés savantes ou des bienfaiteurs particuliers. On voit que les encouragements officiels se joignent à l'initiative individuelle pour faire de cet institut une maison éminemment utile à la jeunesse.

Et tous ces précieux avantages dont, pendant leur existence entière, ils ressentent les bienfaits toujours grandissants, leur sont offerts moyennant une cotisation étonnamment minime. Le droit de suivre, par exemple, les cours élémentaires d'art ne coûte aux élèves que \$18 par an et le cours culinaire que \$10. Ce dernier est un des plus suivis par le beau sexe, qui sans doute pense ainsi rehausser son mérite vis-à-vis du sexe laid, nullement insensible à certaines matérialités innocentes. Les jeunes filles commencent par apprendre là les principes élémentaires indispensables à la ménagère: panification, cuisson des viandes, préparation des soupes, potages, pâtisseries simples; puis, petit à petit, elles sont initiées à toutes les complications, à tous les raffinements savoureux au moyen desquels l'art s'efforce de réveiller la satiété; les étudiantes es-sauce déploient un zèle d'autant plus vif qu'elles sont autirisées à acheter, au prix de revient, et à emporter chez elles leurs élucubrations culinaires, ce qui permet aux jeunes virtuoses de la casserole d'acquérir de bonne heure une profitable renommée.

Le cours de couture et de modes est un peu moins suivi, ce qui tendrait à prouver que la coquetterie des jeunes Anglaises n'égale pas tout à fait leur gourmandise. Il n'en coûte, au Goldsmith's Institute, que \$9 par an pour savoir faire ses robes et ses chapeaux, précieuse science qui permet d'appréciables économies, et dont le génie particulier de chacune tire un profit différent. Pour \$3 par an, on enseigne le blanchissage, depuis la buanderie des draps jusqu'au fin repassage des batistes et des dentelles.

On voit par ces quelques exemples quelles facilités sont accordées aux élèves, même à ceux ou celles disposant des ressources les plus limitées, pour s'assurer un tranquille avenir, et on s'explique, après cela, que le public y afflue.

Ajoutons, et cela n'est pas la moins étonnante merveille, que l'établissement, malgré son peu d'exigence pécuniaire, couvre entièrement ses frais, et que la subvention de \$40,000 à lui versée annuellement par la "Goldsmith's Company" est affectée en totalité au fonds de réserve de l'Institut.

Telle est, résumée en quelques mots, l'admirable organisation d'un établissement, dont l'idée fut conçue par quelques esprits généreux, et qui, en quelques années à peine, a pris les proportions d'une petite cité, indépendante jusqu'à avoir son propre journal — journal de douze pages, paraissant une fois par semaine et renseignant la population du "Goldsmith's Institute" sur tout ce qui se fait ou doit se faire dans l'établissement.

Les Japonais l'ont déjà copié en fondant trois institutions similaires chez eux.

Pourquoi n'en ferait-on pas de même chez nous?